

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Myriam EYER

«Le monde est beau, et hors de lui, point de salut?»

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1997, tome 92b, p. 41-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Comment comprenez-vous, dans l'univers de Camus, et d'un point de vue personnel, ce mot tiré de Noces:

*«Le monde est beau,  
et hors de lui,  
point de salut?»*

*par Myriam Eyer, 5<sup>e</sup> Latin-sciences*

«Le monde est beau, et hors de lui, point de salut.» Nous sommes en 1937 lorsqu'Albert Camus lance ce cri dans son deuxième essai, Noces. L'annonce retentit de manière éclatante, presque douloureuse: sous le couvert d'une louange exaltée du monde, elle rappelle en effet l'absurdité de l'existence vouée à la mort et ôte tout espoir d'un «après». Il n'y a plus de sol sous les pas, mais une mer ténébreuse et déchaînée, où tout danse et tourbillonne, et qui menace à chaque instant de l'engloutir dans l'énormité des événements. Le naufrage est pourtant évité, car un sentiment de résistance, un désir de révolte envahit soudain le cœur de l'homme. Il se cramponne au radeau de la vie, et aspire désormais à accomplir de grandes choses.

Agir face à l'absurde, au cœur même du monde, certes beau mais peuplé d'irrationalité, œuvrer pour un bien commun à tous les hommes, juste le temps d'une vie: un projet généreux et, finalement, vain? Les fruits d'un tel labeur sont assurément éphémères dans l'univers camusien qui ne laisse envisager aucune rétribution future. Une certaine trace de religion, la conscience, même nébuleuse, d'une métaphysique suffiraient à adoucir l'amertume d'un tel destin.

Camus «aime cette vie avec abandon et veut en parler avec liberté: elle (lui) donne l'orgueil de (sa) condition d'homme». Noces célèbre ce mariage de l'homme et du monde, du sable et de la mer, du ciel et des ruines romaines, tout ce bleu paradis d'une enfance algérienne heureuse où il découvre «la gloire d'aimer sans mesure». C'est donc d'abord sur un plan émotionnel profondément humain qu'il faut placer la première affirmation: «le monde est beau». Mais à la fougue du sentiment est liée sa conséquence immédiate: «hors de lui, point de salut», car il faut alors «refuser toute transcendance morale ou divine» qui pousse à la «calomnie de ce monde et de cette vie» (L'homme révolté). Autrement dit, la croyance en un salut ailleurs et au-delà se transforme en une injure et une contradiction vis-à-vis de l'existence ici et maintenant.

Pour mieux saisir cette position, retournons à l'enfance de Camus. Sa famille est pauvre et sans religion; dans son entourage, les ouvriers du quartier Belcourt sont pauvres et ne croient pas en Dieu. L'athéisme n'est pas pour Camus une doctrine apprise, mais un fait vécu, un «héritage». Ce que l'adolescent voit, c'est ce qu'il sait. Il a deux certitudes, d'une part, la vie toujours bonne à prendre, et d'autre part la mort, sans espoir: «Il ne lui plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour lui une porte fermée» (Noces).

Dès lors, Camus éprouve irrémédiablement la «nausée» qu'inspire le caractère machinal d'une existence sans but: la vie humaine chemine doucement vers son achèvement, ballottée par le fleuve du temps. Le monde qui, dans les jeunes années d'illusion, apparaissait si beau dévoile soudain son hostilité: l'homme s'y sent tout à coup étranger: «Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés» (la Peste). L'orgueilleux qui pensait «irradier sa clarté jusqu'aux confins de l'ombre» réalise à présent son incapacité à «satisfaire ce désir éperdu, à saisir la logique du monde». Il ne s'agit plus à présent d'expliquer et de résoudre, mais de décrire et d'éprouver. Le bonheur originel ayant fui, l'homme heurte le mur de l'absurde. Blessé, il endosse son mal avec courage: «La contradiction est celle-ci: l'homme refuse le monde tel qu'il est, sans accepter de lui échapper» (L'homme révolté).

Cette étape est capitale; puisqu'il a écarté le bras divin secourable, à lui désormais d'assurer seul sa destinée. Il doit, sans perdre un instant, se mettre en quête du salut terrestre qui supplée aux offres célestes, essayer de voir clair dans la nuit. L'homme ne peut se raccrocher à l'avenir, car il n'y a plus d'espoir. Il doit donc se jeter dans l'immédiat, saisir l'instant présent, «vivre plus», comme le fait Rieux, le héros de la Peste:

«L'essentiel était de bien faire son métier». Son bonheur réside alors dans la quantité des instants savourés et dans la lutte pathétique qu'il engage pour accomplir sa tâche humaine dans un monde absurde. Ainsi est substitué à l'optimisme béat, aveugle et consentant de la formule mal comprise «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles» (Leibniz au travers de Voltaire), le courage grandiose et combatif de celui qui, ayant la certitude de la défaite finale, en accepte la dure réalité: «L'homme est sa propre fin. Et il est sa seule fin» (Le mythe de Sisyphe); tel est le but que l'existentialiste donne à sa vie. Désormais «monde» ne se comprend plus seulement au sens de «nature environnante», mais au sens «d'humanité»; c'est le peuple des hommes qui est «beau» et grand: «Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir» (L'homme révolté). Ces hommes, qui partagent-à leur corps défendant le même destin, deviennent solidaires les uns des autres: ils se regroupent pour mieux résister. L'attitude de révolte s'engage alors au service d'une valeur positive, l'amitié et la communication avec autrui. Et pourtant le mur de l'absurde n'est pas renversé. Le fléau continue son chemin, impitoyablement: «Nos victoires seront toujours provisoires», dit Tarron dans la Peste; à quoi Rieux répond: «Toujours, je le sais. Ce n'est pas une raison pour cesser de lutter».

Face à la conception camusienne - somme toute démoralisante - de l'existence humaine, nous puisons espoir et réconfort dans la pensée judéo-chrétienne. «Sois confiant: ce n'est pas la mort qui gagne», tel est le mot d'encouragement qu'elle porte par la bouche de Martin Gray, l'auteur célèbre d'«Au nom de tous les miens». «Le monde est beau»: les humanistes chrétiens élaborent leur philosophie à partir du même constat que Camus. La beauté se fonde sur un ordre qui est dans les choses. Et s'il est vrai de dire que la Beauté ne serait nullement perçue sans une sensibilité pénétrée d'intelligence - «Les choses sont, et on a inventé de les trouver belles. Les choses sont belles, parce qu'on les regarde» (A. Jacquard) -, il est faux d'affirmer que l'être raisonnable puisse à sa guise trouver beau n'importe quoi. Il y faut le règne de la forme, l'éclat de l'unité pour que la matière pénétrée de lumière inter-pelle. Le poète, successeur de l'antique «*vates*», se doit de louer la Beauté de la Création. Mais au-delà de la simple constatation des faits, il découvre l'enchaînement des éléments, l'harmonie de l'univers. Claudel écrit: «L'être ne naît pas seulement, il connaît; tout est ensemble solidaire.» Pour être dans la lumière de cet ordre, l'homme apprend à lire la Création «comme une lettre d'amour». Il scrute le plus profond de cette oeuvre et y découvre le sens caché de l'univers. Dès

lors, le brin d'herbe le plus insignifiant devient pour lui porteur de symbole, signe d'une Présence; il sent palpiter l'esprit divin en toute chose: «La chose visible est une chose lisible» (Claudel).

Assurément, si l'expérience de la Beauté s'exprime à travers des rapports sensibles, c'est l'homme tout entier qu'elle vise à «soulever». Elle l'atteint dans l'âme en humanisant ses pulsions destructrices, en ordonnant ses énergies irrationnelles, en lui communiquant enfin son rythme silencieux. Sans violence, elle parvient à le dompter, à adoucir son attitude vis-à-vis de la Création. Le monde cesse alors d'être un vocabulaire éparpillé. Le croyant peut répondre aux existentialistes que le monde a un sens; que la vie, la souffrance, la mort en ont un et que ce sens mène à Dieu. Fortifié par cette conviction, désireux de vivre debout, l'homme s'élève au-dessus de la violence, de l'égoïsme, de la barbarie; il chemine vers son plein accomplissement et se met, jour après jour, en situation d'achever le monde:

«Tu as le devoir de donner à ta vie le plus d'élan, le plus d'énergie, le plus de force possible, pour que l'ensemble humain dont tu fais partie, notre monde, soit enrichi par ton oeuvre» (Martin Gray, Vivre debout).

Ainsi, appliqué à parfaire à tout instant son devoir d'état dans la mesure, la justice et générosité, l'individu prépare ici-bas son salut «hors» du monde. Il maîtrise sa vie, s'ouvre aux autres, à ses racines, répand l'amour, crée des œuvres, des enfants... Sa mort n'est plus sa disparition, mais une transformation de son être; il reste présent et mêle sa voix unique au grand chant de l'univers... L'homme s'est dépassé: il est parvenu à la fois au cœur le plus secret de son être et au-delà de son être. Il est bien mort visiblement au monde pour mieux se réaliser lui-même.

Au large de cet îlot d'espérance mystique, quelle désolation de constater que la société contemporaine se jette à nouveau dans les barbaries passées, que - ruinant sa façade de logique - elle perpétue la célébration des noces effrénées du monde et de l'absurde! Il est dès lors souhaitable que des messages d'espérance se répandent sur cette humanité désorientée, dans un langage universel.

Et ce langage universel semble être plus que jamais celui de la Beauté, seule apte à contraindre le cœur le plus hostile: «Le monde moderne, s'attaquant au grand arbre de l'être, a brisé la branche du vrai et celle du bien. Seule reste la branche de la Beauté, et c'est à elle qu'il appartient d'assumer toute la sève du tronc» (Soljénitsyne).